

Avant-propos

La recherche et le développement d'armes biologiques et chimiques en France sont demeurés et demeurent en ce début de XXI^e siècle des thèmes très peu documentés, à cause de leur caractère stratégique et secret. Peu d'articles scientifiques ou d'ouvrages historiques y sont consacrés et aucun n'interroge les raisons profondes du développement en France de ces armes, pensées pour cibler sélectivement le vivant. Ce but de guerre est pourtant explicitement formulé par les scientifiques, médecins et militaires qui ont participé au développement des programmes français d'armement biologique et chimique. Et il est loin de se cantonner à de seules applications militaires de la biologie et de la chimie, contrairement à ce que la nomenclature militaire contemporaine laisse penser.

Les armes chimiques et biologiques sont en effet considérées séparément par les analystes et historiens de la question, autant que par la sphère militaire (et suivant les critères définis par cette dernière), comme deux systèmes d'armes différents, qui appelleraient chacun des analyses spécifiques et différeraient autant par leurs moyens que par leurs fins. Nous avons pris le parti, à l'encontre de cette nomenclature militaire et de la tradition historiographique qui la prend pour argent comptant, de réunir conceptuellement, mais avant tout historiquement, ces deux systèmes d'arme, en tant que moyens de mener la guerre biologique, en un sens plus large et plus adéquat à l'histoire de ce projet.

Cette prise de parti n'est pas fortuite et relève du constat historique plutôt que de la coquetterie intellectuelle : la guerre biologique est un but explicitement défini par ceux qui l'ont pensée, dont la mise en œuvre peut requérir une variété indéfinie de domaines scientifiques et techniques. Ces moyens ne se sont pas limités, et ne se limiteront pas à l'avenir, aux seules applications militaires de la biologie et de la chimie. D'ailleurs et réciproquement, la biologie et la chimie

s'appliquent aussi dans la sphère militaire à d'autres fins que celle de la guerre biologique (il suffit de considérer la chimie appliquée aux explosifs, aux propulseurs, ou la biologie appliquée aux comportements des mammifères, parfois employés par les armées). À l'encontre de ces approches cloisonnées et arbitrairement définies, nous avons retracé la genèse des recherches françaises, militaires et civiles, qui ont été, au cours du XX^e siècle, affectées à ce but plus général de cibler sélectivement les physiologies animales et végétales.

Les seules applications de la biologie ou de la chimie à la guerre n'étant pas nécessaires et suffisantes pour décrire ce but, nous nous sommes donc focalisé dans ce livre plutôt sur les fins poursuivies que sur les moyens utilisés pour les atteindre. La guerre biologique apparaît ainsi comme une somme de pratiques ou un projet politico-militaire, visant à détruire, altérer, mais aussi protéger sélectivement des systèmes vivants. Qu'il s'agisse de populations d'animaux, de plantes ou d'êtres humains, la guerre biologique, dans sa dimension offensive, est cette pratique guerrière visant à affecter leur physiologie sans affecter leur environnement – ou à n'altérer un biotope ou la biocénose que comme moyens ou vecteurs d'altération de leurs physiologies.

Détruire une population sélectionnée artificiellement est un but qui rapproche la guerre biologique de certaines pratiques agraires (dont elle est historiquement issue). L'usage de pesticides, de fongicides ou d'herbicides (qui pour certains sont par ailleurs, en même temps, des neurotoxiques pour les humains) en temps de paix comme en temps de guerre, l'utilisation d'agents pathogènes pour provoquer des épidémies ou des épizooties, ou encore l'emploi d'insectes pour détruire des cultures¹, sont autant d'exemples de ce que la guerre biologique a en commun avec l'agriculture – cet emploi de moyens visant à décimer ou altérer les physiologies des individus d'une population, au sein d'un biotope, sans (trop) affecter le vivant qui n'y est pas désigné comme une cible.

Altérer ou temporairement immobiliser une population-cible a aussi été très fréquemment considéré comme un but de guerre désirable, car peu létal et non plus destructeur des bâtiments et équipements. Cela a même été considéré, par certains scientifiques pacifistes² et cer-

[1] J. Lockwood, *Six-Legged Soldiers: Using Insects as Weapons of War*, Oxford University Press, 2009.

[2] J.B.S. Haldane, *Callinicus: A Defence of Chemical Warfare*, 1st ed., Kegan Paul, Trench, Trubner & Co, 1925.

tains militaires³ au cours du XX^e siècle comme le seul moyen moderne acceptable de mener la guerre : en blessant (même en se contentant d'invalider temporairement) et non en tuant. Les gaz lacrymogènes et autres virus ou bactéries provoquant des effets relativement bénins n'ont cependant pas été considérés, au même titre que ceux provoquant la mort, comme des moyens loyaux de mener la guerre et n'ont pas été retenus par les armées. Seuls les gaz lacrymogènes semblent demeurer, parmi ces moyens de la guerre biologique (en l'occurrence ce sont officiellement des armes chimiques, utilisées dès la Première Guerre mondiale), moralement acceptables, y compris en temps de paix, lorsqu'ils sont répandus sur des populations civiles dans les opérations de maintien de l'ordre.

Protéger est l'un des buts les moins évidents ou les moins spectaculaires de la guerre biologique, néanmoins central et premier : il s'agit de prémunir une population politique⁴ ou ses ressources contre leurs possibles destructions ou altérations par les moyens offensifs de la guerre biologique. Cet aspect défensif de la guerre biologique est central, en ce qu'il l'apparente à une forme de santé publique secrète, de défense sélective d'une population politique selon des critères physiologiques, par des mesures prophylactiques ou des contre-mesures médicales plus ou moins secrètes. En ce sens, la guerre biologique peut aussi être considérée comme une forme paranoïaque de santé publique. Dans le contexte de la Guerre froide, et étant renseignés sur des programmes militaires étrangers de guerre biologique, il eût été irresponsable que les militaires autant que les autorités sanitaires ne préparent pas cet aspect défensif de la guerre biologique. Cependant, cette forme de santé publique secrète est aussi la manifestation d'une défiance globale et généralisée des populations politiques les unes à l'égard des autres. Bien que souvent justifiée, elle est aussi elle-même, en retour, source de défiance.

On voit ainsi que les moyens importent peu pour qualifier un projet ou une situation de guerre biologique. Il suffit qu'il soit démon-

[3] J.H. Rothschild, « Germs and Gas ; The Weapons Nobody Dares Talk About », *Harper's Magazine* 218, no. 1309, 1959, p. 29.

[4] Par le terme « politique », il s'agit ici et dans les autres occurrences de distinguer des populations dont les contours sont déterminés de façon artificielle, de populations dont les contours sont déterminés de manière naturelle – exemple : une population (biologique) de fourmis, peut être répandue sur un territoire délimité par une frontière humaine. En somme, il s'agit de ne pas les confondre ou de préciser que les populations politiques et biologiques ne sont pas homogènes.

tré qu'une technique est utilisée, ou que l'on projette d'utiliser une technique visant à cibler sélectivement une ou des fonctions physiologiques au sein d'une population politique d'êtres vivants, ou à les protéger tout aussi sélectivement contre des usages adverses. Bien que les sciences du vivant et la médecine soient centrales pour atteindre ces fins, il n'est pas exclu qu'à l'avenir, d'autres techniques, telles que la nanotechnologie déjà à l'œuvre en biomédecine, ou la *big data medicine*, par le moyen conjoint de centres de ressources biologiques et de l'intelligence artificielle, par exemple, prennent massivement le relais en tant que moyens de mener la guerre biologique, sous la forme de mesures sélectives et secrètes de santé publique, ou sous celle de développements de systèmes d'armes. En somme, nous exposons dans ce livre non pas une thèse théorique nouvelle sur ce qu'est ou devrait être la guerre biologique, mais exposons plutôt en quoi ce but de guerre a été mal compris, probablement en raison de son caractère secret. Nous visons ainsi à montrer qu'il est aussi dans l'intérêt des peuples de bien comprendre ce dont il s'agit, de ne pas négliger cet aspect récurrent, voire permanent, de la guerre totale et de ne pas se laisser déposséder des débats qui engagent en conséquence leur intégrité physique : sont ou peuvent être ciblées à des fins politiques des fonctions biologiques des êtres vivants de populations entières, humaines, animales ou végétales. Les enjeux de la guerre biologique sont donc autant des enjeux de sécurité militaire, que sanitaires et alimentaires.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à une enquête journalistique révélant des interactions cachées entre savoir et pouvoir en France au XX^e siècle (bien que celles-ci apparaissent par la force des choses, les institutions et personnes mentionnées étant renommées), mais plutôt à se voir livrer des éléments historiques de réflexion sur l'un des buts poursuivis par la guerre moderne, celui d'effectuer des frappes de plus en plus littéralement chirurgicales, en donnant aux armées les moyens d'opérer de la manière la plus discriminatoire possible, d'atteindre les cibles avec un maximum de sélectivité et un minimum de dommages non désirés, non anticipés ou dits collatéraux, en protégeant tout aussi sélectivement une population nationale ou politique.

Bien que ce but de guerre relève techniquement, de notre point de vue, encore du fantasme, d'une conception de la guerre administrée ou prétendument juste qui ne cesse d'ailleurs de se montrer inopérante, et qu'il rebute la sphère militaire elle-même, le danger n'en est pas amoindri de voir des projets aussi audacieux que ratés et secrets

nous affecter dans notre physiologie, directement ou par le moyen de nos ressources alimentaires ou de notre environnement. Non seulement ces projets existent, c'est un fait avéré, mais ils sont, alors que le monde est censé être moins divisé politiquement que pendant la Guerre froide, plus que jamais financés et dans une large mesure privatisés ou délégués par des États au secteur privé⁵, dont l'intérêt, par définition, diverge, voire s'oppose à celui du public. À cet égard, il est de notre responsabilité collective de rester par exemple extrêmement vigilants quant aux projets massifs de mise en commun à l'échelle internationale de données biomédicales (notamment génétiques), tels que ceux préconisés par l'OCDE en 2001, qui n'exclut pas (et même incite à) une privatisation de leur gestion. Ces données, qui seraient extrêmement précieuses pour l'industrie, pourraient aussi l'être pour la guerre biologique, dans ses dimensions offensive et défensive. Et l'industrie, comme ce fut le cas en France ainsi que dans d'autres pays ayant poursuivi des programmes de guerre biologique, s'est montrée régulièrement partie prenante de ces programmes. Si le pari d'une globalisation et d'une automatisation partielle de la recherche biomédicale permettrait d'envisager l'avènement d'une société ouverte mondiale et des perspectives de soin sans précédent, il donnerait aussi corps à des moyens très concrets et sans précédents (une base de données massive et quelques algorithmes pour y trouver rapidement une donnée biomédicale statistique sur la population donnée) de cibler des populations politiques sur la base de critères physiologiques.

Ce qui est à craindre au fond n'est pas ce que l'on attend de et que l'on entend habituellement par guerre biologique, à savoir l'utilisation ponctuelle d'un agent pathogène provoquant une épidémie globale catastrophique (même s'il faut évidemment aussi craindre cela autant que d'autres armes d'ultime recours telles que les armes atomiques), mais une action permanente et ciblée sur nos physiologies, en temps de paix comme en temps de guerre. Dès lors qu'il est démontré que les institutions, publiques ou privées, auxquelles nous confions habituellement notre santé ou notre sécurité alimentaire ont joué historiquement des rôles ambivalents et que nombre de leurs acteurs emblématiques ont œuvré simultanément, dans le secret, à des projets de guerre biologique, il devient urgent que les citoyens s'emparent de la question.

[5] J. Guillemin, *American Anthrax: Fear, Crime, and the Investigation of the Nation's Deadliest Bioterror Attack*, Macmillan, 2011.

